



Éditorial

Ceux qui font vivre Partage sans Frontières

Ils s'appelaient Marthe, Chantal, André... Ils ont tous participé à l'aventure de Partage sans Frontières à des degrés divers. Ils nous ont quittés il y a peu et nous sommes devenus un peu orphelins, privés de ces engagements forts et de toute cette gentillesse.

Marthe était l'épouse de Maurice Bourges premier président fondateur de notre association de 1981 à 1996. À l'occasion des vingt-cinq ans de PSF, elle en rappelle les débuts : « *Décembre 1980... Maurice et moi, nous allons réaliser un rêve... Depuis plusieurs années, nous pensons à quelque chose qui nous tente et nous « bouscule »... Dans notre pays, heureusement sorti de l'après-guerre, cette guerre qui a marqué nos vingt ans, nous réalisons l'écart qui nous éloigne des deux tiers de la planète, restés dans la misère, la pénurie, la précarité. Il faut faire quelque chose : une évidence. En janvier 1981, nous partons pour le Pérou, Lima, où nous rencontrons Christiane Ramseyer et son mari. Les bidonvilles de Lima, des kilomètres de cahutes dans le désert... un choc ! Et Partage sans Frontières a trouvé sa vocation. [...]* »

Elle a captivé des auditoires très variés avec des reportages photographiques de qualité agrémentés de commentaires incisifs et clairs. « *Foto es plata* » avait-elle coutume de dire lorsqu'elle partait avec Maurice en Amérique latine ou à Madagascar à la rencontre de ceux qui faisaient vivre les projets. Elle nous faisait ainsi découvrir une réalité différente de notre quotidien, d'autres façons de vivre, dénonçait avec vigueur toutes les injustices et ne manquait jamais d'insister sur le rôle majeur des femmes comme soutien de famille et moteurs de développement.

Chantal Précausta et André Mercier, deux chevilles ouvrières aussi discrètes qu'efficaces de l'association ont largement œuvré dans les groupes de Mornant et Saint-Martin la Plaine. Chantal participait ainsi à toute la préparation des marchés de Noël et l'organisation des cafés philo. André et Loulou son épouse ouvraient régulièrement leur maison aux amis de passage, notamment les jeunes institutrices indiennes venues découvrir les méthodes d'enseignement européennes. Eux-mêmes aimaient voyager et partager leur savoir. Ils entretenaient des liens privilégiés avec le centre social d'Ambatofotsy à Madagascar et ont permis à PSF de participer au beau projet de Vanasthalee en Inde. Merci infiniment à eux pour leur engagement.

Nous essayons de continuer le chemin malgré quelques incidents de parcours (maladie, chute) qui ont occasionné des retards, notamment dans la parution de ce bulletin. Notre ami Jean Chandanson commissaire aux comptes bénévole et grand argentier responsable des versements de salaire et autres charges à régler chaque trimestre a décidé de passer la main et Francine Rouméas, Odile et Hervé Thomas ont quitté le conseil d'administration pour prendre un peu de recul mais restent proches. Merci à eux pour tout le travail effectué et les bons moments passés ensemble à débattre, à prendre des décisions les meilleures possibles, à être présents sur les stands... à manger des plats de pâtes et à déguster quelques douceurs faites maison pour se donner du cœur à l'ouvrage.



Les activités continuent et le dernier trimestre sera riche d'animations. Nous sommes invités par deux fois à Étoile en octobre par l'association Étoile sans Frontières et en novembre pour le traditionnel salon Créa d'Art sans oublier les ventes de fin d'année à Ancône et à Chabeuil. Belle surprise : la chorale de Soyons nous offre son concert de Noël le vendredi 9 décembre à l'église de Soyons, intermède musical bienfaisant dans le tourbillon de fin d'année. Les amis de Mornant ne sont pas en reste et organisent leur traditionnel marché de Noël sur deux week-ends de décembre avec une affluence qui ne se dément pas, occasion de partage et de joie.

Les bénévoles de l'association CAP à Chabeuil nous ont très gentiment offert une quarantaine de pots de confiture de fraises qu'ils ont eux-mêmes concoctée. Un beau symbole de solidarité et d'aide concrète qui nous va droit au cœur. Vous aurez l'occasion de les trouver sur nos différents stands...

PSF ne pourrait pas vivre non plus sans l'engagement de ses donateurs dont la totalité des contributions nourrit les projets sur le long terme et en fait toute sa force. Nous sommes extrêmement reconnaissants de toute cette fidélité qui nous donne une indépendance ô combien précieuse.

PSF se décline en quantité de petites actions qui, ajoutées les unes aux autres, forment un tissu solide aux mille couleurs, riche de toute cette chatoyante diversité, ici et là-bas, ce qui nous incite à continuer le chemin tous ensemble.

PÉROU



Christiane a fait le point des dix premières semaines d'enseignement à l'école inclusive : « depuis le début des classes formelles, le vendredi 15 avril, nous avons été surpris par toutes les difficultés que huit adolescentes et deux adolescents ont eu à affronter

pour pouvoir obtenir de leurs écoles précédentes les documents d'études. Chacun y met du sien pour freiner l'avance de ces jeunes, que ce soit en disant que cela prendra un mois, mais surtout en disant que ça va coûter 50, 80 100 soles... chacun y va de son imagination alors que 15 soles est le prix maximum que l'on peut faire payer pour remettre aux élèves les notes obtenues durant la dernière année de classe.

Nous avons ainsi plus de 100 élèves inscrits, mais plus de 50 n'ont pas pu faire les démarches à temps et nous nous devions de commencer les activités selon les normes de nos alliés.

Tout cela nous ouvre tous les jours un peu plus les yeux sur les barrières que chacun construit pour vraiment pousser les jeunes mamans vers le fond. Avec un monde adulte comme ça ! On n'a pas besoin de demander pire.

Dix semaines après notre inauguration, je désire partager un petit résumé de notre expérience avec nos élèves et notre École inclusive. La première inscription fut « facile » nous avions tant de mamans adolescentes désireuses d'étudier, et nous pensions qu'il était suffisant de faire une inscription et que tout le reste des pas à suivre administratifs allait suivre. La réalité nous a montré le nombre de barrières que doivent affronter, non seulement les mamans et papas adolescents, mais toutes les personnes pauvres, si elles veulent reprendre leur scolarité.

Nous avons commencé les classes avec 60 « inscrites et inscrits ». Tous avaient rempli les premiers documents pour l'institut Fe y Alegría qui nous donne son aval légal pour le diplôme et la technologie éducative. Mais, au moment de faire l'inscription formelle : qui se réalise au travers d'un système informatisé auprès du Ministère de l'Éducation, système qui se « ferme » le 30 avril, presque 50 % des élèves étaient « rejetées » par le programme informatisé : nous avions des prénoms et noms qui n'étaient pas les noms existants antérieurement dans ce registre national, année d'abandon qui ne correspondait pas à ce que les jeunes nous avaient donné, tous avaient en tout cas deux cours qui devaient être récupérés, mais qui étaient restés en suspens et... tous avaient fait au moins une année de classe sans avoir passé les examens d'une ou deux notes d'échec...

Pour nous, plusieurs grandes questions sont encore sans réponse formelle de la part du Ministère. Pourquoi un directeur laisse-t-il passer un ou une élève au niveau suivant, s'il fallait d'abord récupérer les notes en rouge ? Il n'y a pas de réponse. Les directeurs ne sont pas autorisés formellement à inscrire un élève n'ayant pas eu sa nouvelle qualification des cours échoués. Pourtant, il est évident que c'est une pratique généralisée.

Quelles sont les causes qui ont fait que ces cours d'été n'ont pas été suivis ? Ces cours d'été sont donnés par les mêmes professeurs qui ont qualifié négativement l'élève, mais cette fois, ces cours d'été sont payants.

Le manque d'argent pour payer ces cours qui peuvent coûter 120 soles pour un mois de cours (deux fois par semaines pour chaque branche échouée) a été en général la cause de laisser en suspens la récupération.

Élèves actifs : Finalement, nous sommes en route avec 36 élèves dont la moitié sont en train de se préparer pour passer l'examen de convalidation, qui permettra à Fe y Alegría d'enregistrer nos élèves et leurs notes. Les autres inscrits continuent les procédures pour pouvoir commencer en septembre et nous sommes en train de les suivre et de les accompagner souvent dans leurs anciennes écoles pour faire pression sur les directeurs qui peinent à faire leur travail. Notre présence donne donc une sorte de poids à la demande des adolescentes et les directeurs se rendent alors compte qu'il existe une sorte de vigilance sociale dont ils ne peuvent échapper.

La garde de l'enfant : Comme vous vous souvenez, les élèves devaient avoir une ou un garant, qui se charge de l'enfant durant les heures de classe. Là, nous savions bien que cela allait être difficile, et cela a été confirmé. Les grands-mamans (mères de nos élèves) ont beau affirmer qu'elles aiment de tout leur cœur leur fille et leur petit enfant, à l'heure des maladies enfantine, ou simplement des charges personnelles, ces grands-mères laissent sortir leur rancœur envers leurs filles et les laissent tomber, renonçant à s'occuper des bébés. Cela a provoqué un nombre important d'absences dans les classes.

L'argent : nous savons tous que les mamans adolescentes vivent au jour le jour, ou presque, de semaine en semaine, et en moyenne avec un budget quotidien de 15 soles (environ 5 \$) pour tout. Mais nous pensions qu'elles n'auraient pas trop de difficultés pour payer les 45 soles que coûte le matériel (livres et CD), et 45 pour l'inscription du semestre pour que cela ne semble pas trop « gratuit ». Mais une fois de plus, la réalité s'est montrée dans toute sa dimension et seules sept jeunes ont pu payer le matériel scolaire en une seule fois. Toutes les autres sont encore en train de payer, petit à petit. En fonction de leur disponibilité financière. Les deux gars/papas adolescents sont ceux qui souffrent le plus, car ils sentent qu'ils doivent payer ce qui est dû, mais en même temps leur compagne ne cesse de réclamer le peu d'argent qu'ils gagnent dans leurs divers travaux. Un élève a perdu son travail car l'industrie exigeait qu'il ait fini sa scolarité obligatoire. Il a compris dans le concret à quel point il est important qu'il finisse avec nous (en septembre), il donne à ce niveau un témoignage impressionnant pour ceux qui doutent encore que cela vaudrait la peine de finir la scolarité.

Les notes : suivre les classes leur est souvent difficile, mais affronter les examens est une sorte de tourment pour nos élèves. Malgré le fait qu'elles comptent sur un appui émotionnel et psychologique, elles ne cessent de croire qu'une mauvaise note est un jugement personnel sur ce qu'elles sont. Cela vient de leur propre expérience scolaire : « **Tu es une bonne à rien** » est tellement courant comme phrase, qu'on ne sera pas surpris de voir comment elles s'effondrent face à un mauvais résultat. Là aussi, nous avons un défi non seulement à relever, mais sans doute à considérer pour la prochaine volée, en particulier quant à l'encadrement émotionnel.

Certaines élèves montrent des signes évidents d'une énorme intelligence et nous sommes déjà en train de chercher des lieux où elles pourraient continuer une formation technique. D'autres ont des vides si immenses dans leurs acquis, que tout devrait être repris avec des connaissances de base, autant en maths, comme en espagnol.

Conclusions :

Nous avons été surpris de découvrir la dimension des barrières que vivent les jeunes qui ont abandonné leur scolarité et nous ne sommes donc plus surpris de voir

pourquoi ils baissent les bras. En regardant leur parcours humain, nous ne pouvons que confirmer que les difficultés ne viennent jamais seules quand on est pauvre. »

BURKINA FASO



Jérémie écrit : « *J'ai été élu second adjoint au maire de la commune urbaine de Dédougou à l'issue de l'élection des différents organes dirigeants du conseil municipal tenue le mardi 21 juin 2016. Le maire élu est un médecin vétérinaire et le premier adjoint, un ancien député. Il y a aussi*

quatre commissions permanentes dont les présidents ont été votés. 2 conseillers municipaux ont été votés pour aller siéger au conseil régional. Nous attendons l'installation officielle du maire qui ne saurait tarder et nous allons entamer un mandat de cinq ans. Pour moi, c'est une nouvelle fonction que je vais expérimenter.

Le temps était très chaud au pays et tout particulièrement à Dédougou avoisinant parfois les 45-46° de température. À présent, les températures sont un peu redescendues avec les pluies hivernales qu'il y a eu ces derniers temps. »

MADAGASCAR

Ny Aïna :



Juliette toujours très active continue à aménager le centre de soins qui se révèle un lieu de ressources très important pour toute une population défavorisée, parfois redirigée sur des établissements plus spécialisés. Le bon fonctionnement du poulailler ouvre des perspectives concrètes pour améliorer un quotidien souvent difficile et surtout un autofinancement qui permet d'investir dans l'achat de nouvelles poulettes...

Les quatre quartiers Mangabe, Besasavy, Andamasinina et Ampasinabo sont très contents d'avoir un accès aux soins au Centre : des consultations d'une hyperthermie, d'un accès palustre, de douleur abdominale, des convulsions et des petites chirurgies telles que : suture, pansements, des soins aux nouveau-nés... Un dernier cas récent d'une fillette de 13 ans se plaignait d'une douleur abdominale intense depuis deux jours. Elle a été conduite par sa maman un soir au Centre. Un petit geste de palpation de l'abdomen a révélé une défense au niveau de la fosse iliaque droite (FID) douloureuse, d'où évacuation d'urgence au CHU, pour prise en charge d'une suspicion d'une appendicite aiguë.

Avec le financement des 1650 euros, le dispensaire a pu avoir un réfrigérateur, une armoire, un surpresseur. Le bureau et les chaises sont en cours de finition. La table d'accouchement est introuvable. J'ai dû acheter un simple lit et des bassins de lit.

Au sujet du projet des poules pondeuses, tout fonctionne bien. Les poules donnent maintenant 180 œufs par jour sur les 200. Les bénéficiaires ont pu acheter deux zébus et une charrette pour chercher de l'eau à sept kilomètres du village, et maintenant ne paient plus l'eau. C'est un grand soulagement pour les membres du projet surtout les enfants qui faisaient la corvée d'eau. Les familles sont en train de

faire une extension du poulailler. Avec les bénéfices des œufs, elles envisagent d'acheter 200 poulettes de deux mois. La commande avec une avance de deux millions d'Ariary est déjà déposée chez le fournisseur. Elles mangent les œufs cassés qui leur apportent des vitamines.

Avec ce centre au cœur de ces quartiers environnants, des personnes malades ont pu éviter des complications, ne serait-ce que pour enfler un suppositoire pour faire tomber la forte fièvre d'un nourrisson que les gens n'en disposent même pas chez eux !

Isoalana :

Nous essayons d'aider ces élèves, ainsi que les parents, par l'école des parents, à avoir le sens de la responsabilité et aussi à se soumettre à la discipline, car c'était dur au début. Dans cette région où l'on dit « tany lavitra andriana » c'est-à-dire « on est loin des responsables » dans les écoles publiques, par manque d'infrastructure, les élèves doivent se remplacer, donc ils ont une matière par jour.

Les deux premières années, nous nous sommes concentrées surtout à lancer le collège et c'est la troisième année que nous sommes parties dans les campagnes. Ayant constaté la situation, nous avons commencé par l'alphabétisation dans deux centres où nous avons hommes et femmes, jeunes garçons et jeunes filles de 13 à 70 ans.

Il y avait deux écoles de brousse avant notre arrivée. Nous avons dû annuler des centres dans plusieurs villages, car les gens se méfiaient de nous au début et c'était difficile. Cette année, il y a neuf écoles, dont quatre qui commencent juste, dans des petits locaux où les enfants sont assis par terre. Ils sont contents d'apprendre à lire et à écrire et fiers même de lire devant leurs parents. Un papa est content de nous et nous dit que l'instituteur sait bien faire la classe, car lui-même apprend beaucoup de choses par son petit garçon. Et puisque nous apprenons aux enfants le respect de l'environnement, ce petit est devenu l'animateur au village.

Oui, si nous avons eu du mal au début, maintenant ils disent merci. Ils se confient comme ceci : « Nous avons cru que vous veniez pour nous arracher de nos us et coutumes ; eh bien, vous venez nous tirer de l'abîme de l'ignorance où nous étions ; vous n'êtes plus des étrangers, vous êtes des nôtres. » Le samedi, jour du marché à Isoanala, les gens passent à la maison, ne serait-ce que pour dire bonjour.

Ambatofinandrahana :

Jean de la Croix est un ancien FTMTK depuis l'année 1990 ; il nous a partagé : « Je suis bien content d'être avec les jeunes actuels qui s'avancent vers l'évolution en techniques agricoles avec force et courage. Depuis 26 ans où j'étais avec ce mouvement de jeunes, je n'ai pas encore vu de nombre des membres qui atteint 200 jeunes. Le terrain du champ commun est cultivé à 90 % avec des récoltes bien réussies, l'existence de latrines aux champs. Tout cela change la beauté de l'environnement. Je remercie les sœurs, l'animateur, les habitants des alentours ainsi que les autorités locales et ceux qui nous ont aidés financièrement pour ce travail paysan. Ce programme est important pour les jeunes de notre district parce que c'est un champ-école pour eux et aussi pour les habitants. »

Nous les responsables de jeunes, sœur Yvette et Olivier François, nous constatons que la collaboration avec les autres nous a aidés à obtenir les bons et différents résultats auprès des 200/250 jeunes ruraux que nous accompagnons dans notre district, malgré leur niveau intellectuel faible

